

Place aux livres

Numéro 87, automne 2006

Audace et ingéniosité : les Québécois et l'aviation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (87), 45–51.

Yves Hébert. *Étienne-Paschal Taché, 1795-1865. Le militaire, le médecin et l'homme politique*. Québec, Les Éditions Gid, 2006, 300 p.

Répondant au souhait exprimé par Jean-Charles Bonenfant, en 1965, Yves Hébert a enfin donné à Étienne-Paschal Taché une biographie digne de ce personnage illustre de Montmagny, un an après la parution de la biographie d'un autre Sudcôtois négligé, Augustin-Norbert Morin, son collègue et voisin de comté.



Militaire et médecin, patriote en 1837-1838, Taché a choisi d'appuyer Louis-Hippolyte La Fontaine dans l'aventure de l'Union des Canadas. Député de 1841 à 1848, conseiller législatif de 1848 à 1865, Taché occupe plusieurs fonctions ministérielles dans les « ministères » La Fontaine-Baldwin, Hincks-Morin et MacNab-Morin. De 1855 à 1857, il est même premier ministre du Canada-Uni. Après une retraite de quelques années, il accepte de redevenir premier ministre, en 1864, pour aider le Canada-Uni à sortir de la crise politique. Il préside la Conférence de Québec qui réunit les représentants des colonies britanniques autour d'un projet de fédération, mais il décède en 1865 et ne verra pas la naissance de la Confédération dont on le considère quand même comme l'un des Pères.

La documentation disponible sur ce personnage n'est pas volumineuse; Yves Hébert a exploité habilement tout ce qu'il a pu trouver pour rendre compte d'une vie extrêmement bien remplie. Il nous montre Taché, notamment, dans son rôle de représentant de ses électeurs, luttant pour la construction de quais et de chemins de fer, mais aussi pour la conservation de la faune. Et très critique, à l'occasion, sur les mœurs politiques de son époque.

L'ouvrage est bien construit, facile d'accès et agréable à lire. Une révision plus attentive aurait permis de corriger quelques tournures et certaines imprécisions sur les fonctions parlementaires et administratives de Taché. On ne peut dire, par ailleurs, que l'auteur est toujours bien servi par les choix graphiques; mais c'est là davantage une question de goût.

Gaston Deschênes



Claude Corbo (dir.). *Monuments intellectuels québécois du XX^e siècle. Grands livres d'érudition, de science et de sagesse*. Sillery, Septentrion, 2006, 290 p.

Pour le présenter simplement, ce *Monuments intellectuels québécois du XX^e siècle* pourrait s'apparenter en partie à un dictionnaire historique regroupant quelques œuvres marquantes publiées au Québec, au cours du XX^e siècle, dans les domaines des sciences biologiques, humaines et sociales. Judicieusement sous-titré *Grands livres d'érudition, de science et de sagesse*, on peut sous certains aspects le comparer aux premiers tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* — auquel il est souvent fait référence —, sauf que ce livre, sous la direction de Claude Corbo, n'aborde pas la littérature (donc, pas d'essais) et n'a aucune ambition d'exhaustivité; il contient des chapitres approfondis, en accordant une attention beaucoup plus grande à la réception critique de certains livres et à leur rayonnement.

Sans qu'il soit possible de les résumer systématiquement, ces 26 chapitres d'une dizaine de pages chacun présentent chronologiquement autant d'auteurs et de livres québécois ayant marqué les domaines de l'histoire, de la philosophie, de la théorie politique et des secteurs scientifiques. De ce nombre, on y trouve commentés plusieurs ouvrages fondamentaux sur l'histoire du Canada — en fait près de la moitié des titres retenus : ceux de Lionel Groulx (*Histoire du Canada français depuis la découverte*), Marcel Trudel (*Histoire de la Nouvelle-France*), Fernand Ouellet (*Histoire économique et sociale du Québec 1760-1850*), mais aussi celui de Robert Rumilly (*Histoire de la Province de Québec*). Ce collectif n'est ni une anthologie réunissant des extraits de textes, ni une suite de comptes rendus, mais contient uniquement un ensemble de commentaires récents sur le contexte et

l'influence de chaque ouvrage. Les 26 titres choisis confirment la variété des classiques québécois et comprennent même six ouvrages publiés en anglais, dont *The Stress of Life* (paru en 1956) du médecin Hans Selye, *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, publié en 1975 par l'archéologue Bruce Trigger, mais aussi *Biogeography, an Ecological Perspective* (1957) de l'écologiste Pierre Dansereau.



Les premiers chapitres me semblent les plus enrichissants pour le lecteur d'aujourd'hui, car ils permettent des découvertes et des lectures originales, souvent alimentées par une liste de quelques études et thèses leur ayant été consacrées, comme le prouvent les abondantes bibliographies à la fin de presque chaque chapitre. Pour débiter, le beau commentaire de Sylvain Simard sur le livre *L'Âme américaine*, publié à Paris par Edmond de Nevers, en 1900, confirme le statut de précurseur de la modernité (p. 26) de ce Canadien de naissance ayant étudié à Berlin, et qui prônait alors l'intégration du Québec aux États-Unis (p. 19). Magnanime, Sylvain Simard conclut en des termes généreux et remplis de discernement : « Les analyses d'Edmond de Nevers ne sont pas toujours justes, ses prévisions ne se sont pas avérées plus souvent qu'autrement, soit. Mais le travail intellectuel ne doit-il pas être jugé d'abord par la sincérité, la profondeur et l'originalité de la quête qui l'inspire? » (p. 27).

Dans le deuxième chapitre, le sociologue Yves Gingras présente *La Flore laurentienne* (1935) du frère Marie-Victorin, en notant fort à propos que ce livre a largement débordé ses limites disciplinaires : « Il est rare qu'un livre somme toute technique devienne connu en dehors du cercle des spécialistes. » (p. 29).

Pourtant, ce livre innovait, comme l'écrit justement Gingras, en donnant pour la flore décrite « les usages économiques et médicaux des plantes, les croyances dont elles font l'objet, l'origine de leur nom et surnom populaire, etc. » (p. 31). Dès lors, *La Flore laurentienne* se dotait d'une véritable ambition interdisciplinaire en parlant de l'histoire des sciences : « Il s'agit de notes encyclopédiques fondées sur ses propres observations et ses lectures et qui font appel autant à l'histoire et au folklore qu'à l'ethnographie. » (p. 31).

Chaque commentateur aura choisi un auteur qu'il présente brièvement, parfois à partir de souvenirs personnels; par la suite, on situe son œuvre la plus influente et le contexte de sa rédaction. Dans certains cas, les étapes et les obstacles ayant précédé la publication d'un ouvrage marquant sont relatés avec précision, comme dans le cas du livre *Romancero du Canada* (1937), une importante anthologie de chansons folkloriques canadiennes-françaises réunies par Marius Barbeau, et considérée par l'ethnologue Jean-Pierre Pichette comme un « véritable traité » de l'histoire de la chanson populaire (p. 44).

Le sociologue Guy Rocher a l'unique privilège de figurer des deux côtés de cette série d'hommages. D'abord, au quatrième chapitre, il présente avec beaucoup de nuances un livre qu'il considère comme « le portrait le plus véridique de la vie paysanne telle qu'elle était encore au début du XX^e siècle » (p. 61), intitulé *Le Type économique et social des Canadiens. Milieux agricoles de tradition française* (1938) de Léon Gérin; et inversement, le célèbre livre *Introduction à la sociologie générale* (1968) de Guy Rocher fait à son tour l'objet d'un article admiratif de Céline Saint-Pierre, qui en souligne la clarté, l'exhaustivité, mais aussi l'interdisciplinarité et la transdisciplinarité (p. 247). Cet ouvrage de Guy Rocher a d'ailleurs été traduit en six langues.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que toutes ces relectures donnent unanimement lieu à des commentaires laudatifs ou inconditionnellement apologetiques autour des œuvres choisies. Ainsi, Jean-Philippe Warren reproche à Fernand Dumont de ne pas avoir donné de définitions rigoureuses des concepts utilisés dans *Le Lieu de l'homme* (1968) : « Organisation, Politique, Mémoire » (p. 235). Ailleurs, en dépit de quelques éloges appropriés, Jean-François Nadeau déplore que Robert Rumilly ait négligé de fournir plusieurs références à propos des faits qu'il évoque dans son *Histoire de la Province de Québec* : « L'ennui est que Rumilly demeure on ne

peut plus vague quant à l'origine de ses sources. Il demande ainsi à être cru sur parole. » (p. 65). Les observations de Jean-François Nadeau demeurent justes, mais malheureusement, ce très bon chapitre ne contient pas de bibliographie (p. 74).

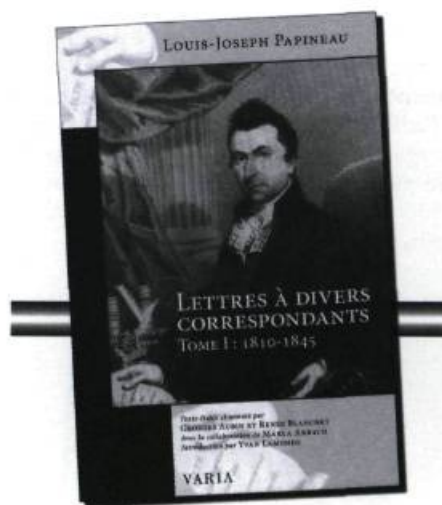
Le meilleur chapitre de l'ensemble reste peut-être celui de l'historien Denis Vaugeois, consacré au livre *La Guerre de la Conquête*, que Guy Frégault publie en 1955. J'avoue ne pas connaître cet ouvrage, mais ses conclusions auraient influencé toute une génération d'historiens québécois : « À l'époque, nous avions appris par cœur de larges extraits » (p. 117). Avec un enthousiasme contagieux, Denis Vaugeois dresse un portrait reconnaissant de l'auteur, qu'il a connu personnellement, puis traite à la fois du style, de l'apport du livre et de sa spécificité, mais rappelle aussi son « accueil quasi glacial » lors de sa publication initiale (p. 124).

Les derniers chapitres portant sur des ouvrages plus près de nous contiennent moins de révélations, mais permettent néanmoins de mettre en évidence des livres qui confirment l'originalité et la pertinence des études sur le Québec, comme ce texte important de l'éditeur Hughes Morissette consacré au livre *Nordicité canadienne* (1975) de Louis-Edmond Hamelin, où la nordicité est comprise comme une « distance physique et intellectuelle » accompagnée d'un sentiment d'isolement (p. 262).

Ouvrage central pour l'histoire des sciences, des idées et du livre au Québec, ce *Monuments intellectuels québécois du XX^e siècle* mérite l'attention des étudiants de plusieurs domaines, et constitue en soi une véritable invitation à la lecture. Ce « livre sur d'autres livres » me semble d'autant plus important qu'il signale des ouvrages essentiels, mais parfois méconnus, difficiles à trouver ou trop peu commentés de nos jours. Toutefois, quelques erreurs subsistent dans l'orthographe de certains noms : il faut écrire Claude Lévi-Strauss (et non « Levy-Strauss ») (p. 121). En somme, ce que retient Pierre Trépanier de la magistrale *Histoire du Canada français depuis la découverte* de Lionel Groulx pourrait également s'appliquer à plusieurs ouvrages présentés ici : « La lecture des classiques est exigeante; elle oblige à franchir une distance qui se creuse au fil des ans et des révolutions de l'esprit. » (p. 93). Mais j'ajouterais que cette exigence comporte par ailleurs de multiples récompenses pour l'amoureux des livres.

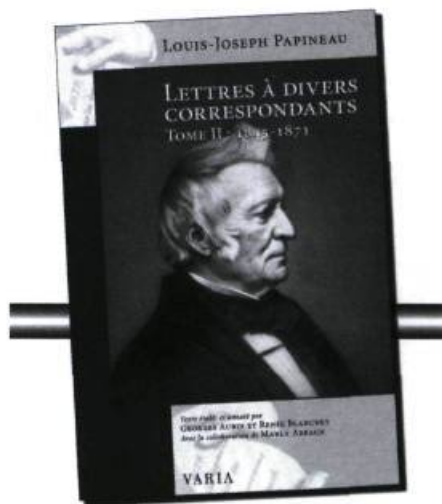
Yves Laberge

Aubin Georges et Renée Blanchet.
Louis-Joseph Papineau : lettres à divers correspondants. Montréal, Varia, 2006, 438 p; 600 p.



Cet ouvrage en deux tomes propose près de 400 lettres adressées par Louis-Joseph Papineau à divers correspondants. De ce nombre figurent des confrères parlementaires, des gouverneurs ainsi que de grandes personnalités de l'époque dont l'historien François-Xavier Garneau et l'écrivain Louis Fréchette. Faisant suite aux *Lettres à Julie* et aux *Lettres à ses enfants*, la publication de cette correspondance s'inscrit dans l'œuvre de diffusion des écrits du tribun par Georges Aubin et Renée Blanchet. À cet effet, ces derniers ont dû rassembler des lettres dispersées dans les archives du Canada, des États-Unis et de l'Europe.

Présentée en ordre chronologique, cette correspondance traite essentiellement de la situation politique du Bas-Canada, entre 1810 et 1871. Trois régimes se succèdent alors sous nos yeux : l'Acte constitutionnel de 1791, l'Acte d'Union de



1840 puis la Confédération canadienne de 1867. Ces régimes, Papineau les dénonce tous. En tant que parlementaire d'abord, puis comme exilé entre 1837 et 1845. Lors de cet exil, Papineau s'intéressera également à la situation politique et sociale des pays qui l'accueillent. Il sera notamment bouleversé par le sort des esclaves des États-Unis et par celui des affranchis qui sont « dédaignés et privés des droits de citoyens ».

Les lettres rédigées au retour d'exil montrent un Papineau particulièrement amer face à la vie politique et intellectuelle du Canada. Il est déçu par le ralliement d'anciens patriotes au nouveau régime et à « la formule mystique du gouvernement responsable ». Malgré son amertume, Papineau demeure au pays auquel il se sent attaché « comme l'huître sur le rocher ». Retiré de la vie politique, il rédigera ses dernières lettres à partir de son manoir de Montebello dans l'Outaouais. Ces écrits tournent alors en dérision les utopies de la confédération canadienne tout en lui préférant l'annexion à « l'heureuse confédération américaine ».

Ces lettres de Papineau, chargées de politesses à la mode du XIX^e siècle, peuvent parfois dérouter le lecteur. Heureusement, Georges Aubin et Renée Blanchet ont pris le soin d'insérer quelques annotations afin de remettre les écrits dans leur contexte. Ils ont également établi un index biographique des correspondants de Papineau ainsi qu'un index onomastique afin de s'y retrouver. Le sérieux et la qualité de cette œuvre d'édition seront appréciés tant par l'historien que par l'amateur d'histoire.

Dave Noël

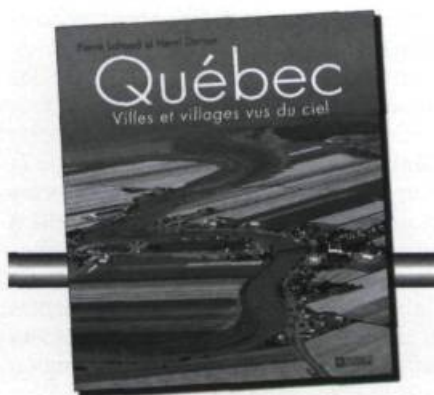


Pierre Lahoud et Henri Dorion. *Le Québec. Villes et villages vus du ciel*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2005, 239 p.

Ce vieux rêve d'enfance, voir « Québec ma terre amère ma terre amande » du haut de la liberté de l'oiseau blanc, le découvrir dans sa vastitude, occupé ça et là par des installations humaines, de villages en front de fleuve. Plus qu'une visite à hauteur d'homme, c'est un survol aérien du Québec auquel nous convient les auteurs, eux qui, en 2001, nous avaient donné *Le Québec vu du ciel : au rythme des saisons* chez le même éditeur. L'historien Pierre Lahoud reprend ici sa caméra pour offrir de nouvelles images ramenées du ciel et Henri Dorion tisse les descriptions

du territoire qui viennent poétiser cette court-pointe de l'occupation de l'espace.

Né du mariage du fleuve et de la forêt, le Québec avec la distance verticale que nous proposent les auteurs, expose le défilé des villes, villages, routes, champs, montagnes, lacs et rivières et laisse voir la variété et la logique de ces ensembles. La terre remodelée se rassemble selon les lignes droites de Sorel, les courbes des nouveaux quartiers de Baie-Comeau, en passant par le désordre poétique à L'Étang-du-Nord aux îles de la Madeleine ou les expériences d'urbanisme comme le mur architectural de Fermont.



Divisé en dix chapitres, l'ouvrage n'opte pas pour un alignement de régions suivant le cours du Saint-Laurent, mais il se compose plutôt autour de thèmes. Il suit le fil de l'eau qui donne à voir la volute de la rivière L'Assomption, il se met à l'écoute de la nature qui conditionne certains villages naissant avec les saisons, comme au Saguenay. Il s'attarde à l'image spécifique de certaines villes, comme la forêt d'éoliennes à Cap-Chat, ou aux toponymes qui sont parfois indicateurs de lieu. Ainsi en est-il de l'hommage rendu à la morphologie du paysage à Percé avec son célèbre rocher. Mais certains sont trompeurs comme Trois-Rivières qui ne compte qu'une seule rivière.

L'entreprise pose un regard original sur le territoire, de Champlain, village-rue en position littorale comme tant d'autres le long du Saint-Laurent, au cap de Gibraltar, à Québec, en passant par les caprices que la Rivière-Ouelle impose à l'alignement des habitations. Le lecteur aura parfois le sourire aux lèvres en regardant la multiplication de cercles bleus créés par les piscines hors terre à Cacouna, parfois il sera séduit par le visage original de certains villages comme Harrington Harbour. Le tout est accompagné d'une carte, ainsi qu'un index des lieux et des photos. L'ouvrage, au fini impeccable,

cable, est un voyage aérien où le chapelet d'installations humaines dans les saisons aux couleurs changeantes ponctue ce vaste territoire en terre du Québec où se côtoient patrimoines architectural et environnemental.

Pascal Huot



Lactance Papineau. *Journal d'un étudiant en médecine*, Montréal, Éditions Varia, 2003, 612 p.

Second fils de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau, Lactance Papineau a tenu un journal de 1836 à 1846, avec une pause en 1839 et 1840 – l'année 1845 n'a, par ailleurs, pas été retrouvée. Publié sous le titre *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*, il fut rédigé durant ses études au Collège de Saint-Hyacinthe et sa formation à l'École de médecine de Paris.

Le *Journal* de Lactance Papineau se résume en un mot : fastidieux. De ses études à Saint-Hyacinthe, on retient le quotidien d'un étudiant quelconque; de sa formation en médecine, on retient ses notes et ses observations sur des patients. Et ça dure plus de 500 pages! Une constante : Papineau est un observateur de sa propre vie. Il ne se révèle guère, livrant plutôt un compte rendu plat de ses activités, notant même la météo du jour...



Cela dit, Georges Aubin et Renée Blanchet ont effectué un travail de présentation remarquable. Les notes pour expliciter le texte sont consciencieuses, qu'il s'agisse des personnes rencontrées par Papineau ou encore des termes médicaux. Reste qu'on se demande à quoi bon publier ces écrits de Lactance Papineau? Éclairer,

quoique brièvement, les allées et venues de son célèbre père en France? Apporter un témoignage sur la formation d'un médecin au XIX^e siècle? Sur les techniques médicales de l'époque?

Né à Montréal, le 4 février 1822, Lactance Papineau eut, somme toute, un destin des plus tristes. Bien qu'il ait étudié la médecine avec des sommités de l'époque, dont Louis-Léon Rostand et Armand Trousseau, il n'eut lui-même qu'une carrière sans éclat. Ayant obtenu le droit de pratiquer à l'été 1844, soit après avoir réussi l'examen du Bureau de médecine de Montréal, Papineau cessa deux ans plus tard.

Atteint d'une maladie nerveuse, Lactance Papineau a été victime « d'attaques de plus en plus pernicieuses qui lui font imaginer des conspirations générales contre lui » (p. 527). Sombtant finalement dans la démence, on le conduit, en septembre 1854, dans l'asile tenu par les Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, à Lyon. Papineau y termina ses jours, décédant des suites d'une hydropisie, le 4 décembre 1862. Il ne reçut aucune visite durant ces huit années de réclusion...

Jean-François Bouchard



Paul Trépanier et Richard Dubé. *L'Abitibi-Témiscamingue, terre de bâtisseurs*. Québec, Éditions Gid, 2005, 208 p. (Coll. 100 ans noir sur blanc, 13).

Cette grande région du nord-ouest de notre province demeure encore inconnue pour une bonne partie de la population québécoise. Il serait intéressant de savoir combien de gens de chez nous n'y ont jamais mis les pieds. La lecture de ce volume, des historiens Paul Trépanier et Richard Dubé, nous donne le goût d'aller voir de plus près ce coin de pays dont l'origine remonte bien avant le



Régime français. Au début du XX^e siècle, des géologues confirment la richesse de son sous-sol et des ingénieurs forestiers s'intéressent à ses forêts.

L'industrie minière s'amène puis d'autres efforts orchestrés par le gouvernement du Québec encouragent des colons à s'y établir pour coloniser. Même si les résultats seront un peu lents à venir, les communications prendront forme avec l'arrivée des chemins de fer. Ces pionniers à la recherche d'une nouvelle vie vont fonder des villages. Certaines agglomérations deviendront des petites villes dans ce territoire divisé en deux districts soit l'Abitibi et le Témiscamingue. Ce territoire appartenant à la Terre Rupert de la Compagnie de la Baie d'Hudson ne sera officiellement cédé au gouvernement du Québec qu'en 1898. Le résultat des efforts déployés par ces pionniers fait que la plupart ne délaisseront pas leurs terres et amèneront une certaine prospérité à leur pays d'adoption malgré des périodes difficiles. Les photographies reproduites dans ce document sont frappantes et donneront certainement le goût aux autres Québécois de visiter cette région encore méconnue pour la plupart.

Ce volume publié aux Éditions GID fait partie de la collection 100 ans noir sur blanc (volume 13). Comme les autres titres de cette série, l'ouvrage de Trépanier et Dubé demeure facile à lire et contient des photographies qui témoignent très bien des efforts vécus par certains de nos ancêtres.

Jean-Pierre Paré



Madeleine Frédéric. *Polyptyque québécois : découvrir le roman contemporain (1945-2001)*, Bruxelles, Pie-Peter Lang, 2005, 176 p.

Fruit de dix années d'enseignement de la littérature québécoise à l'Université Libre de Bruxelles et d'un semestre de cours donnés à Paris Sorbonne Nouvelle III, cet ouvrage est écrit par une auteure bien connue des « québécoisistes ». Elle utilise différentes approches, notamment celles de M. Bakhtine, la narratologie (Gérard Genette), l'approche stylistique et l'analyse du discours afin d'élaborer ce qu'elle nomme un « guide ». Madeleine Frédéric fait l'analyse de quelques œuvres phares de romanciers assez connus autant du public québécois qu'europpéen. Il s'agit



de Gabrielle Roy avec *Bonheur d'occasion* (1945) qui prend place à la fin de la crise et à l'entrée en guerre du Canada, d'Hubert Aquin avec *Prochain épisode* (1965) dont la diégèse se déroule en Suisse et de Marie-Claire Blais avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965). Ce dernier chapitre compare plusieurs œuvres de Blais. De Réjean Ducharme, l'auteure analyse *L'Avalée des avalés* (1966) et ses différents thèmes. Puis elle s'intéresse à *Salut Galarneau!* (1967) de Jacques Godbout, qu'elle considère comme un roman de l'affirmation. Poursuivant son analyse des romans de façon chronologique, l'auteure étudie *Kamouraska* (1971) d'Anne Hébert. Les derniers chapitres sont consacrés à des auteurs plus contemporains comme Régine Robin avec *La Québécoise* (1983), Robert Lalonde avec *Une belle journée d'avance* (1986), Marie-Cécile Agnart avec *La Dot de Sara* (1995), Abba Farhoud avec *Splendide solitude* (2001). Au terme de cette étude, l'essayiste belge justifie le titre de son ouvrage par le fait qu'il s'agit d'une analyse ciblant un auteur, une œuvre et une méthode. Mais à l'occasion, le choix du corpus s'est étendu à un roman plus récent.

Jean-Nicolas de Surmont



Nicolas Landry. *Éléments d'histoire des pêches. La péninsule acadienne du Nouveau-Brunswick, 1890-1950*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2005, 311 p.

L'objectif de l'auteur est de mieux faire connaître l'industrie de la pêche au début du XX^e siècle dans la péninsule acadienne du Nouveau-Brunswick et l'évolution du rôle des pêcheurs de la région.

Le premier chapitre, « La flottille », permet de constater que les embarca-

tions de pêche augmentent ou diminuent au rythme de la demande sur les marchés durant cette période.

Le deuxième chapitre, « Rythme des débarquements : les grandes espèces commerciales », vise à tâter le pouls des activités de pêche des espèces commerciales comme la morue, le hareng, le homard et le maquereau. La demande et les prix augmentent substantiellement durant les deux guerres mondiales et chutent durant l'entre-deux-guerres.

Le troisième chapitre, « Deux espèces convoitées du bassin-versant : l'éperlan et le saumon au tournant du XX^e siècle », nous fait mieux connaître les défis de gestion de la ressource auxquels font face les fonctionnaires et tout le poids que peuvent avoir les députés sur les décisions du ministère.



Le quatrième chapitre, « Les primes de pêche dans le comté de Gloucester », nous aide à cerner l'attitude des bénéficiaires, des pêcheurs et des autorités gouvernementales dans le processus de distribution des primes. Ces primes existent d'abord et avant tout pour les pêcheurs en guise de reconnaissance de la précarité et du danger associés à ce type d'occupation et à titre de complément de revenu.

Le cinquième chapitre, « Pêcher, ça s'apprend pas dans les livres : les travailleurs de la mer », relate l'évolution quantitative des effectifs humains engagés dans les pêches et la difficulté de s'assurer des revenus décents. Peu à peu, les pêcheurs deviennent autonomes face aux entrepreneurs.

Le sixième chapitre, « Infrastructures d'apprêtage et mise en marché », cherche à faire la lumière sur l'évolution des infrastructures d'apprêtage et du processus de la mise en marché des produits

de la mer avant l'avènement du mouvement coopératif. La période 1880-1950 représente une ère de prise en charge de l'industrie des pêches par la communauté acadienne.

Le septième chapitre, « Pêche et science à Shippagan au tournant du XX^e siècle 1904-1914 », montre le début des écloseries à homards et des chiens de mer (petit requin de deux pieds). Pour le ministère, il s'agit d'expérience. Ces deux usines s'inscrivent dans la période de transition vers l'autonomie progressive de l'industrie par les Acadiens.

Le huitième chapitre, « La pêche aux huîtres à Caraquet, 1795-1946 », étudie l'évolution de la production d'huîtres jusqu'au milieu du XX^e siècle. Cette pêche dans cette région remonte aux premières années de l'industrie nord-américaine. L'exploitation est le fait d'Acadiens et la mise en marché relève surtout de producteurs francophones.

Le dernier chapitre s'intitule « Déclin et réglementation de la pêche aux huîtres au Nouveau-Brunswick : le cas de Caraquet, 1828-1944 ». La mise en place d'espaces marins protégés amène une redéfinition du droit de propriété sur les ressources. C'est l'effet historique qui se dégage de l'implantation progressive de l'aquaculture particulièrement à Caraquet.

Comme l'indique l'auteur, « L'essentiel de cet ouvrage était donc d'explorer les effets de l'industrialisation et de la modernisation de l'industrie des pêches sur une population de pêcheurs côtiers et de semi-hauturiers, au nord-est du Nouveau-Brunswick. » (p. 289). Une imposante bibliographie complète cette étude.

Laval Lavoie



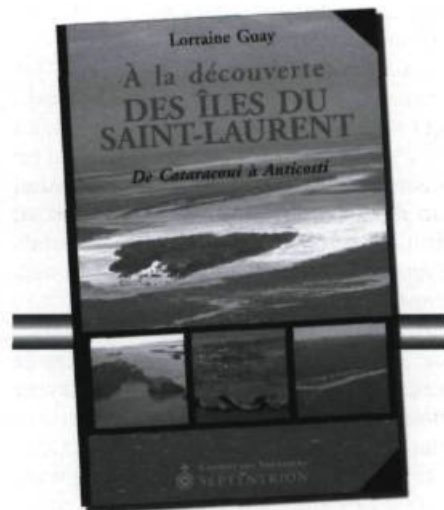
Lorraine Guay. *À la découverte des îles du Saint-Laurent*. Sillery, Septentrion, 2003, 392 p.

et

Moïra Dompierre et Denis McKay. *Une île, des Elles*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2003, 85 p.

Ces deux ouvrages à propos des îles du fleuve Saint-Laurent seront ici commentés successivement.

Assurément, *À la découverte des îles du Saint-Laurent* est le livre le plus complet consacré à ce sujet : Lorraine Guay présente succinctement 476 des 2 713 îles et îlots recensés dans le fleuve Saint-Laurent, depuis l'embouchure des



Grands Lacs, en Ontario, jusqu'à l'île d'Anticosti. Son ouvrage s'inspire d'une thèse, *Le Saint-Laurent insulaire : étude géographique*, soutenue en 2000. Son approche est à la fois descriptive et historique; quelques cartes accompagnent le texte, nous donnant un portrait détaillé de certains archipels comme celui de L'Isle-aux-Grues, avec l'île au Ruau (sic), l'île à Deux Têtes, les îles Brothers, l'île à l'Oignon, et plusieurs autres (p. 41).

La particularité du livre de Lorraine Guay est de présenter, en plus des îles québécoises qui nous sont plus familières, plusieurs îles méconnues du Saint-Laurent appartenant à l'Ontario et aux États-Unis, dans la région des Mille-Îles, comme la Heart Island, avec son château inachevé : le Boldt Castle (p. 267). Le point faible de l'ouvrage réside dans sa diversité : puisqu'il y est question de quelques centaines d'îles, certaines ne sont pas étudiées d'une manière exhaustive. Ainsi, on ne trouve que deux pages (p. 38-39) de présentation sur l'île d'Orléans (déjà bien connue), et en général seulement un paragraphe sur beaucoup d'autres îles privées, comme sa voisine l'île Madame (p. 40).

De lecture agréable, *À la découverte des îles du Saint-Laurent* confirme aussi le rôle stratégique de certaines îles dans notre histoire. Son chapitre le plus inté-



ressant, « Des îles stratégiques », montre comment certaines îles étaient convoitées, non seulement par l'Angleterre et les États-Unis, mais aussi par des Allemands, qui s'étaient établis sur l'île d'Orléans, en 1913, et qui lorgnaient du côté de l'île d'Anticosti, en 1937, juste avant l'invasion de plusieurs pays européens. En somme, le livre *À la découverte des îles du Saint-Laurent* synthétise plusieurs données déjà connues sur un vaste sujet.

Intitulé *Une île, des Elles*, le petit livre de Moïra Dompierre et Denis McKay se veut un hommage à cinq femmes ayant marqué la longue histoire de la Grosse-Île, autrefois surnommée « Île de la Quarantaine », entre 1832 et 1937. Le texte relate des anecdotes à propos de celles qui ont vécu sur la Grosse-Île à différents moments. Ce lieu de mémoire et de commémoration nous est ici raconté dans son quotidien, parfois sur le ton de la confiance entre les générations. Par ses mots simples et son ton familial qui veut transmettre le souvenir que peu de livres ont raconté, *Une île, des Elles* conviendra aussi aux lecteurs adolescents voulant s'initier à une partie de l'histoire de la Grosse-Île. Malheureusement, aucune des photographies ne porte de date, ni de légende.

Yves Laberge



Rose Masson Dompierre et Moïsa Dompierre. *La Grosse Île, terre d'accueil*. Québec, Éditions Gid, 2005, 208 p. (Coll. 100 ans noir sur blanc, n° 11).

Rose Masson Dompierre et Moïsa Dompierre nous font découvrir cette île du Saint-Laurent qui a joué un rôle important durant le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. L'île sera désignée « station de quarantaine » en raison d'un stage que les immigrants devaient faire à leur arrivée au Canada.

Ces derniers fuyaient les grandes épidémies européennes. Durant la traversée de l'Atlantique vers l'Amérique dans des conditions inhumaines, plusieurs seront atteints du choléra et du typhus, en 1832, puis en 1847. Au début, les installations de l'île étaient administrées par des militaires aidés de civils jusqu'en 1857, alors que des fonctionnaires prendront la relève jusqu'à sa fermeture, en 1937. Bientôt des familles devront s'établir en permanence dans l'île et former un village qui comptera des médecins, des infirmières des buandières, des télégraphistes, des institutrices qui s'occuperont de fournir les services nécessaires à ces malheureux. Ce personnel ac-



complit des gestes de générosité parmi les malades et plusieurs y laisseront leur vie. Des religieux de diverses religions viendront également reconforter ces nouveaux arrivants. En 1847, l'année de l'apparition du typhus, plus de 5 400 immigrants et membres du personnel seront inhumés sur l'île.

Les auteurs racontent la vie quotidienne des gens du village qui feront tout pour soigner et sauver ces malheureux immigrants à la recherche d'une nouvelle patrie. À la fermeture de la station, en 1937, deux gardiens continueront de résider sur l'île avec leur famille, en attendant qu'une nouvelle vocation soit attribuée à cette terre. En 1942, des recherches en médecine expérimentale sur des virus et des vaccins seront effectuées sous la direction du département de la Défense nationale. Puis en 1951, d'autres recherches seront menées dans le cadre d'une éventuelle guerre bactériologique. En 1957, des études sur des maladies animales ont été dirigées par le ministère de l'Agriculture, toujours sous le contrôle du département de la Défense nationale. Et en 1965, Grosse Île passe sous la juridiction du ministère de l'Agriculture pour devenir une station de quarantaine pour les animaux d'importation. Finalement, en 1984, l'île sera déclarée lieu historique national sous l'autorité de Parcs Canada. Ce volume résume très bien les différentes facettes de la vie des gens qui l'ont habitée et des malheureux immigrants en quête d'une nouvelle patrie.

Jean-Pierre Paré



Louis-Jacques Dorais. *La Parole inuit : langue, culture et société dans l'Arctique nord-américain*. Paris, Peeters, 1996, 331 p. (Coll. Arctique 3).

L'eskimologue présente ici une somme trop peu citée en dehors du petit

groupe de spécialistes des communautés autochtones. Pour cette raison, il nous a semblé important de l'inclure, malgré l'ancienneté de l'ouvrage, au sein des ouvrages recensés. Dorais enseigne depuis 30 ans notamment la culture inuit de l'Arctique canadien oriental en plus de traduire régulièrement l'inuktitut. Cet ouvrage offre une synthèse des connaissances actuelles sur la langue des Inuits de l'Arctique nord-américain, de l'Alaska au Groenland en passant par le Grand Nord canadien, le Nunavik québécois et le Labrador. L'auteur adopte des approches très variées du phénomène langagier : géolinguistique et sociolinguistique, histoire et évolution de la langue, structure linguistique, lexicologie, sémantique, ethno-linguistique. La variété des approches de Dorais est surprenante et souvent mal perçue dans les milieux universitaires qui critiquent farouchement les généralistes. Si Dorais touche aussi bien à la morphologie des dialectes et langues des groupes de la famille eskaléoute qu'à l'histoire de ces langues, c'est pour montrer comment la parole inuit fournit un bel exemple d'identité profonde et d'affirmation d'un peuple contre vents et marées. L'ouvrage de Dorais constitue une référence non seulement pour les spécialistes de la culture inuit et des Autochtones du Québec, mais aussi pour les historiens qui sont curieux de comprendre les motifs susceptibles d'expliquer les récents changements dans l'historiographie de ces peuples. Il contient une riche bibliographie qui remonte aux débuts des études sur les Inuits.

Jean-Nicolas de Surmont



Marcel Brouillard. *Félix Leclerc. L'histoire d'une vie*. Montréal, Les Éditions des Intouchables, 2005, 195 p.

De pionnier à patriarche, Félix Leclerc (1914-1988) a certes marqué la chanson québécoise, mais plus encore il a laissé une signature indélébile dans toute la francophonie. La biographie que lui consacre Marcel Brouillard est un hommage à l'artiste, mais aussi à l'homme que fut ce troubadour. Journaliste de profession, ami de longue date, il fut un témoin privilégié de la vie quotidienne de Félix Leclerc. Admirateur des premières heures, il a suivi à la trace la carrière de son idole.

De La Tuque à l'île d'Orléans, en passant par Vaudreuil et Paris, Marcel Brouillard nous dévoile des facettes de la



vie et de la carrière de cette figure légendaire, rencontrant l'entourage immédiat qui a côtoyé ou travaillé avec ce poète et glissant ici et là sur diverses anecdotes. Ainsi, il fait état notamment des problèmes de ses parents avec un extorqueur incendiaire à La Tuque et de sa prise de position sur la réalité politique québécoise à partir de 1970. Bref, les souliers de ce saltimbanque à la sensibilité à fleur de peau ont beaucoup voyagé. Ses sentiers lui ont permis de côtoyer des personnalités telles Guy Mauffette, M^{re} Albert Tessier et les Compagnons de Saint-Laurent, l'impresario Jacques Canetti, qui l'amène à Paris en 1950, et Jean Dufour, qui sera le successeur de Canetti. Il croisera également des personnalités comme Charlie Chaplin, François Truffaut, Michel Brault, Claude Jutra, Juliette Huot et Janine Sutto. Au fil des pages, on

suit le parcours de l'annonceur à CHRC à Québec, puis à CHLN à Trois-Rivières, avec sa guitare en bandoulière au fond de laquelle était collée la photo d'une *pin-up* aux yeux de braise et aux appâts volumineux. On accompagne l'artiste dans son odyssée en Europe et on est témoin des revers que subit son œuvre théâtrale. L'auteur illustre aussi ses petits bonheurs et ses malheurs avec les femmes qui ont partagé sa vie, Andrée Vien et Gaétane Morin, avec ses trois enfants et ses chiens, dont Ti-Pouce qui a été dressé pour aller chercher les œufs dans le poulailler et les rapporter, un par un, sans les briser.

Ce récit biographique est accompagné d'une préface de Pierre Delanoë, avec la collaboration de Solange Desoutter et un avant-propos de Jean Beaulne producteur du documentaire *Moi, mes souliers*, réalisé en 2005. Les paroles de la chanson-thème de ce film, écrites par Pierre Delanoë, se retrouvent d'ailleurs à la fin du livre. Ce dernier rassemble de plus des témoignages posthumes de seize personnalités dont Robert Charlebois, Pauline Julien, Léo Ferré et Jacques Brel ainsi qu'une bibliographie. Écho d'une amitié, ce livre est avant tout un agréable moment à passer avec ce routier de la chanson, lui qui a fait chanter les mots et son pays. L'héritage que laisse Marcel Brouillard nous permet de mettre nos pieds dans les souliers de ce symphonique géant.

Pascal Huot



Claude Bergeron, Michel Sharpe et al.
Un lieu de villégiature « historique », [Magog] : MRC de Memphrémagog, 2003, 16 p.



Cette brochure illustrée évoque 150 ans de présence touristique dans cette région frontalière située entre le sud de l'Estrie et l'État du Vermont. Quelques précieuses photographies d'archives datant du XIX^e siècle montrent des bateaux à vapeur navigant sur les lacs Memphrémagog et Massawippi. D'autres vignettes de format réduit rappellent les hôtels luxueux, le réseau ferroviaire, les paysages de Magog, North Hatley, Beebe Plain, Stanstead, au début du XX^e siècle. La plupart de ces vestiges ont depuis longtemps disparu. Une carte indique leurs emplacements.

On se procurera cette brochure à la MRC de Memphrémagog pour un coût modique. Une version anglaise est également offerte.

Yves Laberge